

Jean-Jacques Gorog

La question de l'arbitraire du signe *

Je remercie tout d'abord ceux qui ont choisi de me faire commenter ces pages 23 et 24 d'*Encore*, où d'ailleurs ne figurent ni l'inconscient ni le savoir – à moins que l'on considère l'expression « à savoir » comme entrant dans nos considérations, ce que je ne crois pas. Mais ces remerciements ne sont pas ironiques, parce que je n'en aurais pas eu l'idée tout seul, la trouvant trop difficile. Par ailleurs, je voudrais aussi remercier Patrick Valas, qui a eu la bonne idée de mettre sur le site la version complétée du séminaire *Encore*, complétée notamment de l'intervention de Recanati, celle de la leçon précédente sur laquelle Lacan revient dans notre page, comme de celle de Milner et d'une seconde de Recanati, dont l'hommage par Lacan paraît surréaliste du fait que l'intervention en question n'est même pas mentionnée dans le texte (voir les pages 93 et 94 d'*Encore*). La vérité est que je me souviens d'une part de l'incompréhension et du mépris au moment de ce séminaire de Lacan de celui qui pourtant l'a édité fort peu de temps après – il tempêtait : « C'est n'importe quoi ! » – et d'autre part des débats passionnés que j'avais avec Recanati – je me souviens de ces débats mais j'ai complètement oublié leur contenu, il est vrai qu'ils datent. Bref, le premier pouvait concevoir quelque ombrage de la présence du second à sa place lors de ce séminaire. Il serait d'ailleurs utile de revenir sur cette intervention dont j'avais perdu la trace et que grâce à vous j'ai pu relire.

La présence de Jakobson à cette séance en fait l'interlocuteur privilégié, celui à qui s'adresse Lacan. Dès lors cette présence suppose tout un contexte dont je vais tenter de donner quelques linéaments.

* Intervention faite à Paris le 15 novembre 2012 dans le cadre du séminaire de l'EPFCL 2012-2013, « Que peut-on savoir du savoir inconscient ? ». Commentaire d'un extrait de la leçon du 19 décembre 1972 du séminaire *Encore*, allant de « Qu'est-ce que cette signifiante ? » jusqu'à « un mode de collectiviser le signifiant ».

C'est ainsi que le mot forgé de *linguisterie*, par lequel Lacan désigne son traitement à lui des effets du langage dans l'expérience analytique, par opposition au traitement linguistique de Jakobson, viendra excuser la différence critique qui ne manque pas d'accompagner l'hommage au linguiste et à sa dette. Le registre du psychanalyste est différent du sien. Mais aussi cette adresse explique le style, le vocabulaire très particulier de cette leçon, différant sensiblement de ce qui est son style habituel, par exemple dans les autres leçons de ce séminaire.

Le débat des linguistes sur l'arbitraire est complexe, c'est le moins qu'on puisse dire, et occupe beaucoup de protagonistes. Le combat contre l'arbitraire du signe a été mené d'abord par Benveniste ¹, dit-on, à tort, parce qu'il n'aurait pas tenu compte des notes parues par la suite et qui auraient quelque peu rectifié l'idée de Saussure ². Benveniste remplace l'arbitraire par le nécessaire, ce que rappellera Lacan bien après *Encore* :

« Le signifiant ne signifie absolument rien. C'est comme ça que de Saussure a exprimé la chose – il a parlé d'arbitraire, et en effet il n'y a aucune espèce de lien entre un signifiant et un signifié, il y a seulement une sorte de dépôt, de cristallisation qui se fait, et qu'on peut aussi bien qualifier d'arbitraire que de nécessaire, au sens où Benveniste agitait ce mot. Ce qui est nécessaire, c'est que le mot ait un usage, et que cet usage soit cristallisé, cristallisé par ce brassage qu'est la naissance d'une nouvelle langue. Il se trouve que, on ne sait pas comment, il y a un certain nombre de gens qui à la fin en font usage ³. »

Jakobson notamment poursuivra ce débat avec l'aide de Saunders Peirce, contemporain de Saussure. Ce dernier, Peirce, est familier

1. Émile Benveniste (cf. notion « énonciation »), dans un article intitulé « Nature du signe linguistique », publié en 1939 et repris dans *Problèmes de linguistique générale*, tome 1 (1966), critique la définition saussurienne de l'arbitraire du signe. Il considère que la définition du signe proposée par Saussure exclut le référent, autrement dit la réalité extérieure au langage. La question de l'arbitraire concerne le lien entre le signe linguistique et l'« objet », au sens large, qu'il désigne et non celui unissant le signifiant au signifié.

2. Saussure a expressément introduit le couple *signifiant/signifié* pour dissiper l'ambiguïté du « premier principe ou vérité primaire » énoncé le 2 mai par la phrase « le signe linguistique est arbitraire » : cette phrase, dit-il le 19 mai, selon les notes du cahier de Joseph, « pourrait évoquer la question de terminologie », et il propose alors à ses étudiants de modifier la formule du 2 mai en la remplaçant par « le lien qui relie un signifié à un signifiant est arbitraire ».

3. « Ouverture de la section clinique », *Ornicar?*, n° 9, 1977, p. 9.

des auditeurs de Lacan dès le séminaire *L'Éthique* pour sa définition du signe ⁴. Puis dans *L'Identification* où apparaît le cadran – de l'universel et du particulier, du sujet et du prédicat –, important pour nous parce qu'il est un des points d'origine du pas-tout. Ce cadran sera développé ensuite dans le séminaire *L'Acte analytique*. Or cette critique de l'arbitraire, même si elle n'apparaît pas avec évidence dans cette leçon, linguistique, est nécessaire pour en déduire la dimension du pas-tout, ou plutôt de la pas-toute, qui lui est intimement liée, ainsi qu'on le vérifie dès le commentaire de Lacan sur son « lapsus » à la fin de cette même leçon, page 27, qui sépare amour et grammaire ⁵.

« Qu'est-ce que c'est que cette signifiance ? Au niveau où nous sommes, c'est ce qui a effet de signifié ⁶. »

Un mot sur ce mot de « signifiance ». Le mot lui-même est particulièrement significatif de l'adresse à Jakobson présent dans la salle, dans la langue donc de celui à qui il s'adresse ce jour-là. De fait, Lacan l'a souvent utilisé. Il le différencie de la signification très tôt, dans *Les Psychoses*, au moment où il s'écarte de la phénoménologie. C'est de la même façon qu'il distingue éclairer de comprendre. La signifiance y est définie alors comme l'effet du signifiant. S'il dit ici effet de signifié, c'est parce qu'il s'adresse à Jakobson, pour clarifier ceci, que l'effet du signifiant se vérifie à l'endroit du signifié. Remarquablement, le mot surgit chaque fois qu'il est question de manque : la signifiance, contrairement à la signification, est trouée et c'est ainsi qu'elle apparaît dans ce qui précédait immédiatement dans notre texte, *le tonneau percé de la signifiance*.

« N'oublions pas qu'au départ on a, à tort, qualifié d'*arbitraire* le rapport du signifiant et du signifié. C'est ainsi que s'exprime, probablement contre son cœur, Saussure – il pensait bien autre chose, et bien plus près du texte du *Cratyle* comme le montre ce qu'il y a dans ses tiroirs, à savoir des histoires d'anagrammes. Or, ce qui passe pour de l'arbitraire, c'est que les effets de signifié ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause ⁷. »

4. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, 1986, « Et le signe, selon l'expression de Peirce, c'est ce qui est à la place de quelque chose pour quelqu'un », p. 110. Peirce et non Pierce qui figure dans le texte publié.

5. Voir à ce sujet le commentaire de Michel Bousseyroux de cette même série.

6. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore*, Paris, Seuil, 1973, p. 23.

7. C'est moi qui souligne.

Le Cratyle semble fait pour Lacan, ne serait-ce que pour son amour de l'étymologie. Je rappelle que dans *Le Cratyle* Socrate soutient que le mot est articulé à ce qu'il signifie et propose des étymologies plus que fantaisistes pour justifier sa thèse. Il n'empêche que Lacan semble ne pas non plus être en désaccord avec Platon. Il pose plutôt la question de ce qui court dans ce forçage platonicien. Quant aux anagrammes, ils évoquent, me semble-t-il ici, la relation de Jakobson à la poésie et notamment le volume de l'ensemble de ses écrits sur la question qui devait paraître trois mois plus tard, parution que Lacan ne pouvait ignorer puisqu'il (Jakobson) était logé à la bonne enseigne, chez Lacan.

L'arbitraire du signe saussurien, vrai ou faux ?

Cela impose d'entrer dans un autre débat inclus dans celui sur l'arbitraire du signe : le nom propre, qui, faut-il le préciser, est le point de départ du *Cratyle*. Il diffère du Nom du père tel que, dans le séminaire *Les Psychoses*, il est accentué comme n'ayant pas de signification, avec l'inquiétude légitime qui surgit lorsque le nom propre se met à signifier. Cela ne l'empêche pas pour autant de refuser le fait que le nom propre soit sans signification, sans détermination symbolique. Cette question est abordée avec Augustin dès son premier séminaire puis sera reprise avec Russell dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, toujours liée à la question de l'arbitraire du signe. Et comme par hasard, chaque fois, c'est l'oubli du nom (Signorelli) qui est commenté. On pourrait dire que cela ne se comprend qu'avec la nécessité de l'objet *a* au cœur du nom propre, comme ce qui le leste, ce qui situe le nom propre au sein de son environnement.

« Mais à la lumière de la formule de N, nous pouvons encore avancer dans la compréhension de la position *par-trois-et-un* comme forme logique, – en même temps que démontrer que dans notre problème, la donnée, quoique contingente, n'est pas arbitraire ⁸. »

Lacan insiste régulièrement sur la contingence propre à l'inconscient, et l'oppose à l'arbitraire ⁹. On pourrait penser alors qu'il faille distinguer ce que Lacan dit de l'arbitraire de cette question de l'arbitraire du signe. Mais lui-même indique bien, en passant, dans

8. J. Lacan, « Le nombre treize et la forme logique de la suspicion », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 98.

9. Il le rappelle plus loin dans *Encore*, *op. cit.*, p. 41.

D'un Autre à l'autre, d'où provient ce signifiant « arbitraire », et qu'il est justifié de penser que lorsqu'il est question d'arbitraire, c'est l'arbitraire du signe qui est convoqué : « *Arbitraire* prend son sens du même accent que donne à ce mot Saussure quand il parle du caractère arbitraire du signifiant ¹⁰. »

À la fin de son premier séminaire ¹¹, la question du rapport du signifiant et du signifié s'ouvrait sur ce grand dialogue avec Bernaert sur le *De locutionis significatione* d'Augustin. Il suit la rencontre de Lacan avec Benveniste, lequel lui aurait fait état de sa découverte que la phrase n'a pas de représentation dans le langage, contrairement aux phonèmes, aux locutions propres à chaque langue.

On peut vérifier comment Lacan est déjà critique de l'arbitraire du signe au moment où il élabore, où il commence à développer sa théorie du signifiant en tant qu'elle implique la parole.

« La valeur de cette première partie est très exactement de montrer qu'il est impossible de manier le langage en référant terme à terme le signe à la chose. [...] il ne faut pas oublier que la négativité n'avait pas été élaborée au temps de saint Augustin ; [...] c'est sur ce *nihil* qu'il achoppe ¹². »

« Ce dont il s'agit pour saint Augustin, ce n'est pas de ramener à la prééminence des choses sur les signes, mais de faire douter de la prééminence des signes dans la fonction essentiellement parlante d'enseigner. C'est ici que se produit la faille entre signum et verbum, nomen, l'instrument de l'enseignement en tant qu'instrument de la parole ¹³. »

« Ce problème se pose à partir de la question de savoir de quelle façon la parole a rapport à la signification, comment le signe se rapporte à ce qu'il signifie. En effet, à saisir la fonction du signe, on est toujours renvoyés du signe au signe. Pourquoi ? Parce que le système des signes tels qu'ils sont institués concrètement, *hic et nunc*, forme par lui-même un tout ¹⁴. »

Dès lors la question de la congruence, « de l'adéquation du signe, je ne dis plus à la chose [dit Lacan] mais à ce qu'il signifie, nous laisse devant une énigme qui n'est rien d'autre que celle de la vérité ¹⁵ ».

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVI, D'un Autre à l'autre*, Paris, Seuil, 2006, p. 137.

11. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les Écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 271-299.

12. *Ibid.*, p. 277.

13. *Ibid.*, p. 284.

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*, p. 288.

L'utilité du discours est le point qui écarte psychanalyse et linguistique, soit le traitement de l'efficacité de la parole en ce qu'elle implique comme mise en jeu de l'inconscient. Ce sur quoi il semblait conclure, mais en apparence seulement, à l'arbitraire du signe. Et c'est ce qu'il reprend dans son écrit « L'instance de la lettre », en citant précisément son commentaire d'Augustin, et, tout en confirmant cette conception, il la rectifie notamment en ce qui concerne le nom propre :

« Car cette distinction primordiale va bien au-delà du débat concernant l'arbitraire du signe, tel qu'il s'est élaboré depuis la réflexion antique, voire de l'impasse dès la même époque éprouvée qui s'oppose à la correspondance bi-univoque du mot à la chose, fût-ce dans l'acte de la nomination. [...] Dans cette voie les choses ne peuvent aller plus loin que de démontrer ¹⁶ qu'il n'est aucune signification qui se soutienne sinon du renvoi à une autre signification ¹⁷. »

Pour être complet il faut ajouter que l'arbitraire dans la reprise freudienne est régulièrement attribué au surmoi, par exemple : « C'est aussi là que Freud a découvert ce discours primitif en tant que purement imposé, et en même temps en tant que *marqué de son foncier arbitraire*, que cela continue à parler, c'est-à-dire *le surmoi* ¹⁸. » Cela mériterait sûrement d'être développé... Et il y a enfin l'arbitraire supposé de l'association libre, celui-là clairement dénoncé : soi-disant nous appuierions en priant le sujet d'associer, en puisant, en recueillant dans ses propos telle ou telle chose qui nous convienne. « [...] moi, dans mon expérience, je ne constate là aucune figure, aucun arbitraire, car *ça se recoupe de telle façon que ça échappe au hasard* ¹⁹. »

Mais revenons au nom propre. Le point d'approche change par la suite, dans *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, à propos du nom avec l'aide d'un retour sur *Le Cratyle* :

16. Note de Lacan : « Cf. le *De magistro* de saint Augustin, dont j'ai commenté le chapitre "*De significatione locutionis*" à mon séminaire le 23 juin 1954. » (Voir plus haut.)

17. J. Lacan, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 497-498.

18. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le Désir et son interprétation*, leçon du 19 novembre 1958, inédit.

19. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1964, p. 46.

« D'autre part, du moment que je me présente à vous, Jacques Lacan, ça élimine déjà que ce soit un Rockefeller par exemple, ou le comte de Paris. [...] *Dire qu'un nom propre, pour tout dire, est sans signification, est quelque chose de grossièrement fautif.* [...] On ne peut en aucun cas désigner comme son trait distinctif ce caractère, par exemple, d'arbitraire ou de conventionnel, puisque c'est la propriété par définition de toute espèce de signifiant [...] ²⁰. »

« Et c'est pour cela que *cette fonction de la nomination* comporte une problématique, problématique autour de laquelle tournent Hermogène, Cratyle et Socrate, Hermogène prenant cette face de la vérité à énoncer sur la nomination qui est celle qui se développera dans la suite, dans l'insistance sur le *conventionnalisme de la nomination*, sur le *caractère arbitraire de ce choix du phonème* qui [...] pris dans sa matérialité, a quelque chose d'indéterminé, de volant... [...]. Rien ne nous oblige à saisir ce qu'on pourrait appeler une ressemblance, une convenance du mot à la chose *et pourtant...* et pourtant Socrate, Socrate le dialecticien, Socrate l'interrogateur nous montre son penchant très net vers les énonciations de *Cratyle* qui, dans un autre radicalisme, insiste pour montrer qu'il ne saurait y avoir de fonction efficace de la nomination si le nom, en lui-même, ne comporte pas *cette parfaite convenance à la chose qu'il désigne* ²¹. »

On voit ici que la question du nom a partie liée, intimement, avec l'arbitraire du signe, et que la référence au *Cratyle* est loin d'être fortuite.

Par ailleurs, cette question de l'arbitraire va trouver une assise dans un autre registre, qui est son articulation à l'écrit. Ce point sera central dans la leçon suivante d'*Encore*, qui en constituera le prolongement : parce qu'« il faut bien vous dire que si *M. de Saussure s'est trouvé relativement en état de qualifier d'arbitraires les signifiants, c'est uniquement en raison de ceci qu'il s'agissait de figurations écrites.* [...] Il n'y a pas de métalangage ²² », en ce sens où on ne parle jamais du langage qu'à partir de l'écriture

Enfin, l'arbitraire doit être convenablement placé dans le registre des discours, comme c'est sensible dans « Radiophonie ²³ ».

20. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XII, Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, leçon du 6 janvier 1965, inédit.

21. *Ibid.*, leçon du 7 avril 1965.

22. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Seuil, 2006, p. 92.

23. J. Lacan, « Radiophonie », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 410.

Ce qui suit va être cette fois la position de Lacan, les conséquences qu'il y a à en tirer à partir de la conception de Jakobson comme de la sienne en ce qui concerne le fait que cet arbitraire n'est pas l'arbitre impartial qu'on aurait pu supposer.

« Or, ce qui passe pour de l'arbitraire, c'est que les effets de signifié ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause. Seulement, s'ils ont l'air de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause, c'est parce qu'on s'attend à ce que ce qui les cause ait un certain rapport avec du réel. Je parle du réel sérieux. Le sérieux – il faut bien sûr en mettre un coup pour s'en apercevoir, il faut avoir un peu suivi mes séminaires – ce ne peut être que le sériel²⁴ ».

L'effet de signifié est le produit du signifiant, il constitue la signifiante, comme il a été dit plus haut. Il n'est donc pas arbitraire. L'accent est à mettre sur « avoir l'air » : on ne croit pas que le signifié soit l'effet du signifiant parce qu'on croit que le signifié aurait une existence propre dépendant d'un réel, autre que le signifiant. Or le réel est inscrit dans le signifiant même.

L'étymologie, à la manière du *Cratyle*, du sérieux comme provenant du sériel figure dans les séminaires de l'année précédente, lorsque Lacan distingue les amusements comiques du *Savoir du psychanalyste* à Sainte-Anne²⁵ des amusements sérieux de son séminaire... *Ou pire* au Panthéon. Il est remarquable que la suite de cette leçon mêle Jakobson, *Le Cratyle* et l'arbitraire du signe²⁶.

« Cela ne s'obtient qu'après un très long temps d'extraction, d'extraction hors du langage [...] »

C'est ce que vérifie la cure elle-même, laquelle nécessite ce temps d'extraction avec l'idée d'une fin qui serait l'accès au S1. La question posée est celle de l'origine, non celle du langage que le structuralisme a décidé de laisser de côté, mais celle qui surgit après coup, par extraction. L'exposé de Recanati lors de la leçon précédente porte sur cette question, à partir de la logique de Port-Royal.

« [...] de quelque chose qui y est pris, et dont nous n'avons, au point où j'en suis de mon exposé, qu'une idée lointaine – ne serait-ce qu'à propos de cet *un* indéterminé, de *ce leurre* dont nous ne savons pas comment le faire fonctionner par rapport au signifiant pour qu'il le

24. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 23.

25. J. Lacan, *Le Savoir du psychanalyste*, leçon du 6 janvier 1972, dans *Je parle aux murs*.

26. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XIX, ...Ou pire*, Paris, Seuil, 2011, p. 81-84.

collectivise. À la vérité, nous verrons qu'il faut renverser, et *au lieu d'un signifiant qu'on interroge, interroger le signifiant* Un – nous n'en sommes pas encore là²⁷ ».

Le leurre ici doit sans doute être pris comme un équivalent du semblant dont Lacan a fait depuis peu un concept, en même temps qu'il nomme une place, celle qui commande les discours. Le S1 qu'il s'agit d'interroger pourrait être pris comme inatteignable comme tel, mais ici il s'agit plutôt d'une pierre de touche pour la suite de ce séminaire²⁸.

« Les effets de signifié *ont l'air* de n'avoir rien à faire avec ce qui les cause²⁹. »

La phrase est répétée, trois fois. Ça marque une insistance certaine. On connaît la fonction au théâtre de ce procédé de rhétorique, par exemple lors de l'éloge d'Antoine à la mort de César : « For Brutus is an honorable man³⁰. » Mais cette répétition est directement articulée à la question qui est en train d'être traitée, puisqu'il s'agit du sériel avec l'extraction qui en est, dans les meilleurs cas, le produit. L'exemple que j'ai choisi peut être considéré comme un paradigme de la parole en tant qu'elle est un dire, un acte, centré autour de l'efficacité de la répétition.

« Cela veut dire que les références, les choses que le signifiant sert à approcher, restent justement approximatives – macroscopiques par exemple. Ce qui est important, ce n'est pas que ce soit imaginaire – après tout, si le signifiant permettait de pointer l'image qu'il nous faut pour être heureux, ce serait très bien, mais ce n'est pas le cas. Ce qui caractérise, au niveau de la distinction signifiant/signifié, le rapport du signifié à ce qui est là comme tiers indispensable, à savoir *le référent, c'est proprement que le signifié le rate. Le collimateur ne fonctionne pas*³¹. »

Un collimateur est un dispositif de visée au moyen duquel on ajuste le tir des armes de bord sur un avion de chasse. Et puisqu'il est question d'étymologie fantaisiste, ça pourrait être « ce qui colle à ce qu'on mate ». Cette indication peut se comprendre avec le schéma optique comme les fleurs, les objets *a*, qui n'entreraient pas dans le col du vase. L'écart entre le référent et le signifié, entre le cadre et le

27. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 23.

28. *Ibid.*, p. 130 et suivantes.

29. *Ibid.*, p. 23.

30. Shakespeare, *Jules César*, acte III, scène 2.

31. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX, Encore, op. cit.*, p. 24.

tableau est ce qui permet à la parole son effectuation, parce que ça ne colle pas, et ceci ne concerne pas la catégorie de l'imaginaire à quoi on assimile sans doute un peu trop facilement le signifié. La question est aussi bien celle du principe de réalité ou du fantasme – c'est pareil – et de ce qui permet de le cadrer, comme si l'image ne parvenait pas à trouver son cadre. Lacan reviendra plus loin dans ce séminaire sur le référent.

« Le comble du comble, c'est qu'on arrive quand même à s'en servir en passant par d'autres trucs. Pour caractériser la fonction du signifiant, *pour le collectiviser* d'une façon qui ressemble à une prédication, nous avons quelque chose qui est ce d'où je suis parti, la logique de Port-Royal. Recanati vous a évoqué l'autre jour les adjectifs substantivés. La rondeur, on l'extrait du rond, et, pourquoi pas, la justice du juste, etc. C'est ce qui va nous permettre d'avancer notre bêtise pour trancher que peut-être bien elle n'est pas, comme on le croit, une catégorie sémantique, mais un mode de collectiviser le signifiant. »

La transformation du prédicat en substantif, du rond en rondeur passe du particulier au général, mais ce sur quoi Recanati met l'accent est que ce général n'a pas d'existence propre antérieure au particulier. Le substantif, c'est de l'être qui n'« est » pas tout seul. Il y faut le prédicat d'abord pour que sa substance puisse « être ». Mais cette généralisation du substantif, outre qu'elle est nécessaire, constitue-t-elle vraiment une avancée ? C'est cette question que la suite de la leçon va cerner d'un peu plus près.

La question de la bêtise est essentielle, peut-être même à valoir comme concept. D'une part, elle correspond à la fonction qu'a, dans la cure, l'association libre, le signifiant étant par essence foncièrement bête. Il y reviendra dans la suite de cette même leçon. D'autre part, c'est aussi et comme toujours ce qui est impliqué du rapport, dit pudiquement pulsionnel, de la bêtise, dont le *wiwimacher* de Hans³² reste le paradigme. Il représente le symptôme, ici phobique, *statu nascendi*, au moment de son émergence :

« [...] nous avons de la bouche même de Hans, l'indication que c'est dans ce sens, de coordination grammaticale du signifiant, qu'il s'agit d'aller.

C'est en effet au moment même, où il articule ceci à propos du cheval, que Hans dit lui-même – "*C'est là que j'ai attrapé la bêtise*". [...] Hans

32. *Ibid.*

dit tout le temps, c'est sa rengaine – à cause du cheval, j'ai attrapé la bêtise. Freud ne peut s'y tromper et identifie le fait qu'une association de mots peut se faire entre *wegen* (à cause de) et *Wägen* qui veut dire des voitures. (Et dire que) c'est ainsi que fonctionne l'inconscient³³. »

Pourquoi cette bêtise collectiviserait-elle le signifiant ? Un exemple là encore permettra d'approcher la réponse. La télévision récupère ce qui traîne dans le discours courant et, on le sait, a une propension non négligeable à la bêtise, laquelle est un effet du tri qu'elle réalise au sein de l'information protéiforme qu'elle reçoit : c'est un opérateur tout à fait remarquable de la collectivisation du signifiant. Mais si l'on veut être « sérieux » et rester sur ce que nous apprend Hans, la bêtise, c'est le phallus lui-même. N'est-il pas ce qui par essence collectivise le mieux, d'établir le lien entre les parlêtres ? Une indication peut en être saisie dans le rire communicatif de Hans – le comique est phallique par essence – et la présence de ce développement de Lacan au même moment sur les mots d'esprit des enfants, pas aussi naïfs qu'on voudrait bien le croire.

De fait, ce mode de collectiviser le signifiant qu'est la bêtise peut sans doute être entendu comme ce qui devrait permettre de s'entendre dans un groupe analytique sous la bannière phallique et la passe pourrait en faciliter l'expression, mais ne faut-il pas y voir aussi une pointe d'ironie à l'endroit des illusions des psychanalystes, avec Jakobson en complice...

33. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La Relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 279.

34. *Ibid.*, p. 317.